leur territoire les dons les plus précieux, sans rien retrancher de leur abondance. Le trône de cette Nature est sur ces rocs élevés dont la cime fourcilleuse se perd dans les nuës; rien de plus majestueux & de plus terrible. Mais la bonté divine perce au travers de cet aspect redoutable; elle verse du haut des monts les plus escarpés, & en apparence les plus stériles, des biens suffisans pour rendre ces lieux équivalens, quant à la fertilité, à la moitié de l'Europe. Cette espèce d'enthousiasme pour la Suisse va infiniment plus loin; & si l'on en croit l'Auteur, il n'y a point dans l'Univers de pays qui puissè entrer en comparaison avec les Treize Cantons. Abandonnons cette espèce de fiction embellie de tous les charmes de l'éloquence, pour nous attacher à la partie morale. Que deviennent tous ces avantages sans les vertus? Elles seules savent en faire jouir. Si la République des Treize Cantons se soutient & fleurit depuis tant de siècles, c'est au petit nombre de vertus qu'elle a toujours pratiquées, & qui la distinguent encore de tous les autres Etats, qu'elle en est redevable. On ne sauroit donc trop inviter les Suisses, ainsi que toute autre Nation, à acquérir de nouvelles vertus. Voyons à présent ce que cet estimable Auteur dit de la *vertu politique*, & ce qu'il entend par cette expression.

Le mot *politique* est ancien; & on y a toujours attaché en général l'idée de la science du Gouvernement, science qui doit embrasser toutes les parties de l'administration publique, de façon qu'elles concourent toutes au bien commun. Notre siècle a été le plus fécond en écrits où l'on s'est piqué de développer, de calculer, de simplifier; de perfectionner toutes les matières
qui